



**Concours International de Nouvelles  
des écoles M.L.F / O.S.U.I  
Session 2009**

**Mariam Bah**, élève de 3<sup>ème</sup> de l'école M.L.F-C.B.G, a remporté le concours international de nouvelles des écoles de la Mission laïque française et O.S.U.I Ce concours avait pour thème l'environnement et l'intitulé du sujet était : « La Terre tourne-t-elle rond ? »

De nombreux et prestigieux établissements scolaires à travers le monde, ont participé à ce concours, initié par Awty international school de Houston. Notre lauréate s'envolera très prochainement pour Beyrouth, à l'occasion de la remise des prix.

Par son succès, Mariam porte haut les couleurs de la Guinée, de la C.B.G et de l'école M.L.F de Kamsar.

Au nom de toute l'équipe pédagogique et du directeur général de la Mission laïque française, nous la félicitons pour son remarquable travail.

Bonne lecture !

## La joie coulera à flots...

« La planète tourne-t-elle rond ? » Cette question roulait dans ma tête depuis ce matin, du moins depuis que Nene Fouta nous l'avait posée, à mes camarades de classe et à moi-même. C'était un dimanche de juin 2003, et comme tous les dimanches, nous les enfants, nous retrouvions Nene sur la place de mon village, Bourouwal Tappe. Nous appelions cette journée le « cours hebdomadaire. » Nous faisons un peu de tout, de temps à autres nous apprenions à cuisiner, nous étudions un peu l'histoire de la Guinée, notre pays. Nene nous enseignait la géographie, les mathématiques et le français, comme dans une véritable école. Seulement, l'abri qui nous servait d'école était bien loin d'en être une. Nos parents étaient très pauvres, ils n'avaient pas les moyens de nous inscrire dans l'un de ces grands établissements scolaires de Conakry, notre capitale. Mon école était une vieille bâtisse en ruine construite par les colons français il y très longtemps. Il n'y avait qu'une seule pièce, qui nous servait de salle de classe. Les moyens de l'entretenir étaient très misérables ; ils se limitaient à quelques coups de balai par-ci par-là donnés par certains élèves dévoués, tels que moi. J'étais l'une des rares jeunes filles de mon village pour qui les études avaient beaucoup d'importance. Au fond de moi, je me persuadais qu'un beau jour, je serais l'une de ces femmes qui chasseraient les gros nuages gris et noirs, qu'étaient la famine et la guerre, dans le ciel de mon Afrique natale. L'une de celles encore, qui sécheraient les larmes de leurs mères, de leurs frères et de leurs sœurs, afin qu'ils puissent voir la lumière. Voilà pourquoi j'adorais étudier. Ma soif de savoir était presque aussi grande que mon amour pour mes parents. Eux, ne comprenaient pas pourquoi j'étais si attachée aux études. Ils disaient toujours que le destin d'une jeune fille était de se marier dès qu'elle était en âge de transmettre la vie. Sinon elle finirait vieille fille et serait la risée du village. À chaque fois qu'ils me le rappelaient, je faisais mine de les écouter pour éviter de les fâcher.

La veille des cours, mon cœur battait la chamade tant était grande mon impatience, le cours hebdomadaire était mon havre de paix et Nene Fouta était très aimable. En peul, « Nene Fouta » signifiait la maman du Fouta, la maman de tous. C'était la première femme du chef du village. Cette vieille dame était incroyablement instruite. On raconte que lorsqu'elle était jeune, elle avait eu la chance d'aller étudier à l'étranger. Elle disait toujours qu'un bon peuple était un peuple instruit, et j'étais parfaitement d'accord avec elle. Ainsi, tous les dimanches nous nous retrouvions, afin d'apprendre de nouvelles choses.

Ce jour là, le cours était assez particulier. Nene aborda un thème inhabituel, un sujet dont nous n'avions jamais parlé auparavant, et qui ne nous aurait jamais traversé l'esprit en d'autres circonstances. Il s'agissait des problèmes environnementaux. Elle nous demanda ce que nous en savions et ce que nous en pensions. Puis, face à notre perplexité, elle nous donna de brèves explications, car la fin de l'heure approchait. Elle nous suggéra de réfléchir à ce sujet, par le biais d'une question, comme à son habitude. Cette question paraissait simple au premier abord, mais était si compliquée en réalité, qu'elle occupa mon esprit sur tout le chemin du retour vers la maison de mes parents. Je marchais seule, sur le chemin sablonneux, perdue dans mes pensées. Je réfléchissais tout haut à la fameuse question de Nene, la tournant et la retournant dans mon esprit, tout en gesticulant, un peu comme si je soumettais mes réflexions à un autre que moi. De temps à autres, un vent sec faisait frémir les buissons desséchés par l'écrasante chaleur et me brûlait les lèvres. Soudain, j'entendis le craquement d'une branche sèche. Je sursautai de surprise et me retournai brusquement pour découvrir l'origine de ce bruit étrange. Je ne vis rien mais je perçus des pas légers qui fuyaient. Bien que ce ne fût pas très prudent, je me mis à la poursuite du fugitif. Peut-être s'agissait-il d'une personne mal intentionnée qui pouvait me faire du mal. Mais

je voulais, coûte que coûte, savoir qui elle était et surtout pourquoi elle me suivait. J'étais une fille de caractère, je n'avais peur de rien et j'étais de nature extrêmement curieuse. Tout en courant, je me rassurais en me disant qu'au village, tout le monde se connaissait et que je n'avais pas grand chose à craindre. Je me précipitai après cet inconnu en criant : « Oh ! reviens ! » Découragée et complètement essoufflée, je finis par m'arrêter. Le fuyard, courait beaucoup plus vite que moi, j'en fus très étonnée. Les mains sur les genoux, je fixais le sol en respirant profondément, afin de reprendre mon souffle. C'est alors que je vis des traces qui devaient être celles de mon fugitif ; je remarquai qu'il n'avait pas cinq orteils mais quatre, j'en déduisis alors que ce n'était pas un homme, mais un animal. La présence d'animaux dans notre région était assez rare, car il y faisait excessivement chaud depuis quelques temps, il n'y avait quasiment pas de végétation, celle qui subsistait, était devenue toute sèche. Mon village se situait au nord de la Guinée, dans le Fouta Djallon. Cette région était le grenier de la Guinée, c'était le foyer de l'agriculture. Mais depuis quelques temps, elle était devenue quasiment désertique ; nous souffrions du manque d'eau. Très peu d'animaux pouvaient survivre dans ces conditions.

J'examinai les traces de pas au sol en me demandant qui pouvait bien en être l'auteur. Je me mis à les suivre, mais quelques mètres plus loin, elles avaient disparu. Prudemment, je levai la tête. C'est à ce moment que je découvris une petite créature à quatre pattes qui essayait en vain de se dissimuler derrière un tas de paille. C'était un singe. Un tout petit singe qui semblait totalement perdu. Dans son regard innocent, je sentais qu'il avait peur. Je me demandais ce qu'il faisait ici, tout seul, sans sa mère. Je cherchais tout autour de moi dans le but d'en trouver un autre, mais je ne vis rien. Je demeurais immobile pendant un long moment afin de le rassurer, puis j'allai vers lui. Au début, il était un peu craintif, il reculait à petits pas comme un enfant auquel on avait défendu de parler aux inconnus. Mais je sentais qu'il devenait moins craintif. Je lui tendis alors la main, il hésita quelques instants avant de me donner sa patte. Je le pris dans mes bras ; il était si mignon que je décidai de l'emporter chez moi. « Bonjour toi ! Je m'appelle Coumba, Coumba Diallo. Tu sais que tu es mignon ? Mais que fais-tu seul ici sans ta maman ? Tu t'es perdu, c'est ça ? Ne t'inquiète pas, nous allons la retrouver. En attendant tu vas venir chez moi. Tu as l'air affamé, je vais voir ce que je peux te trouver à manger. Ce ne sera sans doute pas grande chose car tu sais, je suis très pauvre, mais je vais te trouver quelque chose, même s'il faut pour cela que je le chaparde chez la voisine. Tu es si beau, continuai-je en fixant avec admiration le petit animal. Viens, on y va. » Je l'installai sur mon épaule et me mis à courir pour rentrer chez moi. J'étais impatiente d'arriver à la maison, afin de m'occuper de lui et lui trouver un nom. J'étais excitée comme une puce. Je courus sur le chemin du retour, ravie de ma rencontre. J'avais les yeux qui pétillaient de bonheur. J'étais très heureuse d'avoir un animal de compagnie car je pensais à toutes ces choses que je pourrai faire avec lui.

Lorsque j'arrivai près de la case de mes parents, je manifestai ma joie par des cris aigus accompagnés de fous rires. Devant notre case, ma mère épluchait des oignons. Elle s'appelait Diaraye Bah. Comme mon père, elle était originaire de Bourouwal Tappe, mes parents étaient cousins. Comme le veut notre tradition, les cousins et les cousines doivent se marier entre eux. Mes parents se connaissaient depuis leur plus tendre enfance, ils avaient grandi ensemble, à Bourouwal. Lorsqu'ils furent en âge, mes grands-parents, organisèrent leur mariage. Mais tout cela est bien loin derrière eux.

Je m'approchai de ma mère, en courant et en hurlant pour lui faire part de ma trouvaille :

« M'ma, m'ma ! Regarde ce que j'ai trouvé !

- Ne peux-tu donc pas cesser de crier ! Serais-tu devenue folle ? Tu m'as fait une de ces peurs. Que racontes-tu encore ? me demanda-t-elle, irritée. Elle était si énervée et si surprise, que ses mains tremblantes lâchèrent le van qui contenait les oignons.

- Oh ! pardon m'ma, déclarai-je en baissant la tête. Mais regarde...

- Ah ! débarrasse-moi de cette sale bestiole ! Comment oses-tu amener cet animal hideux ici, aurais-tu perdu la raison ? Hors de ma vue, espèce d'idiote ! s'exclama-t-elle en voyant le singe que j'exhibais sous ses yeux. J'avoue que je m'attendais à une autre réaction, mais je connaissais ma mère et sa répugnance pour les animaux quels qu'ils soient. J'eus un moment d'égarement, je fus sans aucun doute aveuglée par mon bonheur inattendu. Il était évident que ma mère ne sauterait pas de joie en voyant mon nouveau compagnon. Sans compter qu'elle était très irritable ces derniers temps car depuis quelques mois, les récoltes n'étaient pas très bonnes. En effet, ma mère ainsi que toutes les femmes du village cultivaient des oignons, qu'elles allaient vendre les jeudis, jour du marché, sur la place du village. Depuis quelque temps, par ici, la chaleur était telle qu'aucun autre légume ne pouvait pousser. Les rivières et les lacs s'asséchaient à vue d'œil.

Heureusement pour nous, les oignons pouvaient pousser sous des températures assez élevées, et n'avaient besoin que d'un minimum d'eau. Vous vous demandez sans doute comment je sais tout cela ? Et bien c'est simple. Depuis plusieurs mois la sécheresse gagnait notre terre. Il faisait de plus en plus chaud. Le soleil nous brûlait la peau et tarissait nos cours d'eau à vue d'œil. Nos terres totalement déshydratées, ne produisaient quasiment plus rien. La sécheresse envahissait notre village. C'était le sujet de conversation de tous. Bien entendu, nous n'y comprenions rien car la saison sèche était passée depuis deux mois et c'était la première fois que cela se produisait par ici. Le Fouta Djallon était réputé pour être une région très agricole, tout y poussait. Mais ces derniers temps, c'était la catastrophe. Nous passâmes deux longs mois à attendre, en espérant qu'une goutte d'eau tombe du ciel. Mais il n'en fut rien. Voilà pourquoi ma mère était dans un tel état et elle n'était sans doute pas la seule. Tous les habitants de Bourouwal se sentaient aussi mal que ma mère, surtout mon père. Mon père, Baba Gallet, depuis ce « drame », comme disaient les villageois, était devenu « gardien des eaux. » Il était l'un des hommes les plus sages du village et selon lui, la foi en dieu était la clef de la vie. Telles étaient les raisons qui poussèrent le chef, à lui attribuer un rôle aussi important, dans le village. Désormais les quantités d'eau qu'utilisaient les villageois étaient limitées à cinquante petites calebasses par jour.

« Va plutôt me chercher de l'eau au marigot, au lieu de me faire perdre mon temps, poursuivit ma mère.

- Mais m'ma, je suis déjà allée chercher notre cinquantième calebasse, ce matin. Nous n'y avons plus droit avant demain, fis-je remarquer.

- Que me racontes-tu ? C'est bien ton père le gardien des eaux ? Va m'en chercher et ne discute pas ! Tempêta ma mère.

- Mais, ce n'est pas jus...

- Comment oses-tu ? Insolente, serais-tu en train de me désobéir ?

- Non, déclarai-je en baissant la tête.

- J'aime mieux ça. Dépêche-toi et à ton retour je veux que tu piles le peu de mil qui nous reste pour que j'en fasse de la bouillie. »

Je repartis en courant avec mon singe sur l'épaule, mais au lieu d'aller porter la commission de ma mère à mon père, je me rendis chez ma meilleure amie, Dalanda. Elle avait quatorze ans et comme moi, elle était peule. C'était presque tout ce que nous avions en commun. Dalan, comme je l'appelais, était la fille du chef du village. Elle était très belle. Ses longues nattes noires, reposaient gracieusement le long de son dos. Elle avait un joli teint noir brillant qui mettait en valeur ses grands yeux bruns en amande. C'était la fille dont tous les parents de Bourouwal rêvaient. Elle cuisinait merveilleusement, elle était obéissante et ne s'intéressait que très peu aux études, ce qui était une qualité à leurs yeux. Elle ne voyait pas son avenir dans un bureau d'une grande ville, mais auprès d'un mari aimant et attentionné, avec lequel elle aurait de nombreux

enfants. Elle était très rêveuse, elle avait constamment la tête dans les nuages. Mais ce petit défaut faisait son charme. Personnellement, je ne me souciais guère de mon apparence ; mes cheveux en bataille étaient poussiéreux, je ne me lavais que lorsque ma mère me le demandait. Mes ongles étaient « infectes » selon ma mère, alors je les rongais de temps à autres, en guise de soin. Soigner mon apparence pour attirer les regards, être belle, n'étaient pour moi qu'une préoccupation futile. J'avais d'autres priorités, telles qu'étudier, et profiter de ma jeunesse. L'opinion générale et les traditions ne m'intéressaient guère. Malgré toutes nos différences, Dalan était ma meilleure amie, je l'adorais et c'était réciproque. Rien ni personne ne pouvait changer cela.

« Bonjour, ça va ? La saluai-je en m'invitant dans sa case.

- Oui ça va, et toi ? Qu'est ce qui se passe ? Mais dis-moi, pourquoi es-tu essoufflée ?

- J'ai couru. Mais je t'expliquerai tout cela plus tard. En attendant je te confie ce singe, cache-le, donne-lui à manger et garde-le jusqu'à mon retour.

- Mais, Coumba...attends ! »

Je ne lui laissai pas le temps de finir sa phrase que je m'en allai au loin en pressant le pas. Je réfléchissais au mensonge que je m'apprêtais à servir à ma mère pour expliquer mon retour sans eau. J'arrivai à la maison, en pleurant :

« M'ma ! m'ma on m'a volé ma calebasse remplie d'eau ! Lorsque je revenais du marigot, j'ai rencontré les deux fils de Djan Saran. Ces deux sauvages se sont jetés sur moi et se sont rués sur mon eau ! » Me lamentai-je, en m'efforçant de faire couler des larmes de crocodile.

- Regarde ce qu'ils m'ont fait, continuai-je en montrant sur mon genou une vieille plaie, que j'avais rouverte pour rajouter au réalisme de ma petite mise en scène.

- Non ! Je ne peux croire ce que j'entends. Comment ces deux misérables ont-ils pu lever la main sur toi ? Oh ! mon dieu, ces petits voyous ont tué mon enfant. Mais ils vont m'entendre, ils vont m'entendre ! »

Alors elle se leva brusquement de son tabouret, arracha d'un cou sec le foulard qui lui couvrait la tête et l'attacha autour de sa taille. Elle partit derrière la case, s'arma de la daba et se dirigea vers la maison des voisins en criant : « Je vais les tuer, je vais tous les tuer. » En la voyant ainsi, je me disais que ma force de caractère, je la tenais certainement de ma mère. Elle ne se laissait pas faire, si on s'attaquait à un membre de sa famille, elle le défendait comme une lionne défendrait ses petits. J'avoue que ce n'était pas très honnête vis-à-vis des fils de Djan Saran, la voisine, mais ces deux garnements semaient la zizanie dans tout le village. Alors je me disais qu'une plainte de plus ne changerait pas grand-chose à leur sort.

Le lendemain matin, comme à mon habitude, je me réveillai très tôt pour effectuer mes corvées quotidiennes : balayer les alentours de la case, faire la lessive et aller chercher de l'eau au marigot. Lorsque je sortis de la case, la chaleur était telle qu'on avait l'impression que le soleil ne s'était pas couché. Je repensais alors à ces matins doux et frais des mois de décembre et de janvier des années précédentes. J'aimais me lever très tôt, pour sentir ce petit vent doux et frais du petit matin. C'était le moment de l'année que je préférais. D'habitude, il faisait si frais à cette époque de l'année que j'étais obligée de mettre un gilet en laine. Je profitais de ce moment de la journée pour réfléchir et admirer le lever du soleil, à travers ces fins rideaux de brouillard. Cette fraîcheur me manquait énormément, d'autant que cette année, il avait fait continuellement chaud.

Quelques heures plus tard, j'allai sur la place du village pour suivre le cours hebdomadaire ; comme chaque dimanche. Malgré la chaleur matinale, j'étais toujours aussi enthousiaste à l'idée d'aller au cours. De plus mes camarades et moi-même, allions connaître la réponse à la question de Nene Fouta : « La planète tourne-t-elle rond ? » Cette question m'avait trotté dans la tête

pendant toute la semaine, et l'idée d'en connaître la réponse éveillait en moi une grande curiosité. Lorsque j'arrivai enfin, tous mes camarades étaient déjà présents. Je m'installai à ma place habituelle, près du bureau de Nene Fouta. Ainsi, je pouvais mieux entendre ses explications et ses conseils. Dès que tout le monde fut installé, elle nous salua :

« Bonjour tout le monde.

- Bonjour Nene !

- Comment allez-vous aujourd'hui ?

- Très bien, merci.

- Parfait. Qui peut me rappeler ce dont nous avons parlé la semaine dernière ? »

Nous levions tous le doigt pour répondre, apparemment, je n'étais pas la seule à avoir été troublée par la question de Nene à propos de l'environnement. Elle désigna une fille que je ne connaissais pas vraiment, mais que j'avais déjà vue au village :

« Oui Rama, je t'écoute.

- La dernière fois, nous avons parlé d'une recette peule, répondit-elle.

- C'est vrai. Mais ce n'est pas la réponse que j'attendais. Qui d'autre ? interrogea-t-elle.

- Moi ! m'imposai-je, en agitant mon doigt sous son nez.

- Oui Coumba, vas-y.

- La dernière fois, nous avons parlé de l'environnement et tu nous avais demandé de réfléchir à la question suivante : « La planète tourne-t-elle rond ? »

- Très bien Coumba. Je suppose que vous y avez réfléchi ? »

Face à notre perplexité, elle continua en souriant :

« Le cours d'aujourd'hui sera basé sur la question de l'environnement, en essayant de répondre à la question de dimanche dernier. » Nous étions tous impatients, cramponnés à nos tabourets et nous écoutions Nene : « L'environnement c'est tout ce qui nous entoure, c'est la nature. C'est quelque chose de précieux qui doit être préservé. Hélas, depuis quelques temps, la planète est en danger, si je puis dire.

- En danger ? repris-je.

- Oui, en danger. Je vais vous expliquer. La saison sèche a touché à sa fin depuis deux mois déjà, et la saison des pluies n'a toujours pas commencé. Pas une seule goutte d'eau n'est tombée du ciel et nous sommes déjà à la fin du mois de juin... De plus, il fait particulièrement chaud, nuit et jour, depuis des mois. Cela est le résultat d'un phénomène appelé le réchauffement climatique. C'est-à-dire que les températures de la planète augmentent plus ou moins selon les régions. Cela se remarquera dans un avenir proche, par la fonte des glaciers polaires et par l'augmentation du niveau des mers.

- Vers l'Europe et l'Amérique du nord tu veux dire ? demanda l'un des garçons de la classe.

- Parfaitement ! À l'avenir, les hivers là-bas, seront de moins en moins froids et les étés de plus en plus chauds. Alors que dans les zones tropicales et dans les zones chaudes, le réchauffement climatique se fera sentir par des températures plus chaudes, comme ici à Bourouwal, où la chaleur sera plus importante, les cours d'eau s'assècheront rapidement. Les hommes ne pourront plus cultiver les terres devenues infertiles sous un soleil ardent, même les oignons ne pourront plus pousser à ces températures culminantes. Les terres ne pourront plus rien produire du tout, alors les populations qui vivent principalement de leurs cultures mourront de faim.

- Mais c'est horrible ce sera la saison sèche tout le temps ! À quoi est dû ce réchauffement climatique ? m'inquiétai-je.

- Tout cela est malheureusement dû à la pollution. Autour de la planète, il y a une couche de gaz appelée couche d'ozone et c'est cette couche qui protège la planète des rayons ultraviolets du soleil. Ces rayons solaires sont nocifs à la santé de l'homme car ils sont très puissants. Lorsqu'ils

atteignent la couche d'ozone, celle-ci atténue leur puissance. Ainsi, lorsqu'ils arrivent sur la terre leur pouvoir est réduit, ils ne représentent plus aucun danger pour l'homme. Mais dans les pays du nord, c'est-à-dire les pays riches tels que les pays d'Europe, d'Amérique et d'Asie, il y a de nombreuses usines qui rejettent dans l'atmosphère des gaz qui détériorent la couche d'ozone. Ce sont aussi les voitures et tous les autres moyens de transport existant qui rejettent dans l'atmosphère des quantités inimaginables de gaz néfastes à la couche d'ozone. Ces gaz sont appelés : gaz à effet de serre.

- Cela signifie donc que c'est la couche d'ozone qui protège les hommes et la planète ? demanda l'une de mes voisines.

- En d'autres mots, oui.

- Je n'arrive pas à croire qu'il y ait des personnes aussi mauvaises, dis-je d'un air dépité.

- Ces personnes ne font pas exprès de détériorer la planète, du moins la plupart d'entre elles ne s'en rendent pas compte.

- Mais que faut-il faire pour éviter cela ? demandai-je.

- Tout d'abord, il faudrait créer des usines à énergies renouvelables, des voitures électriques qui n'utilisent pas les ressources du sol qui polluent, comme le pétrole. Il faudrait plutôt utiliser le carburant vert.

- Le carburant vert ?

- Oui, on l'appelle ainsi car il est d'origine végétale et est capable de faire fonctionner les véhicules en ne rejetant dans l'atmosphère aucun gaz néfastes.

- Ce serait vraiment bien, ainsi tout le monde y gagnerait, m'exclamai-je satisfaite de cette réponse.

- Tu l'as dit ! Ces mesures permettraient de prendre soin de la planète et d'en préserver l'avenir, ajouta-t-elle.

- Je n'ai pas très bien compris ce qu'étaient les gaz à effet de serre, fis-je remarquer.

- Les gaz à effet de serre sont des gaz qui, une fois rejetés, au lieu de traverser la couche d'ozone, reviennent sur terre. Et la planète se retrouve en quelque sorte piégée. »

Nous hochâmes tous la tête en même temps pour faire comprendre à Nene que nous avons saisi toutes ces explications.

« Bien. Je suis fière de vous. Donc si je vous demande des explications dimanche prochain, vous serez tous capables de me répondre précisément ?

- Oui.

- Vous méritez donc un petit cadeau. Coumba pourrais-tu me passer la boîte à surprise, s'il te plaît ?

- Tout de suite, répondis-je en me précipitant dessus. »

La boîte à surprise, était un grand carton dans lequel, tous les dimanches, Nene mettait des petits objets, qu'elle nous offrait lorsqu'elle disait que nous avons bien travaillé. Parfois, c'était des magazines qu'elle avait rapportés de l'étranger et qu'elle conservait chez elle, d'autres fois c'était des crayons de couleurs ou encore des feutres. Mais aujourd'hui, le cadeau était différent, Nene brandit des livres en s'écriant : « Surprise ! » Nous nous jetâmes tous sur le carton, comme si nous venions de découvrir un trésor et c'était ainsi tous les dimanches. Après avoir choisi un livre, nous retournâmes à nos places et nous commençâmes à lire. Soudain, je me sentis mal. Les mots commençaient à danser sur les pages de mon livre, je voyais de plus en plus flou et j'étais prise de vertige.

À la fin de la journée, en sortant du cours hebdomadaire, le ciel s'assombrit. Je m'empressai de rentrer chez moi pour ne pas être surprise par la pluie. Puis, je m'arrêtai un instant et je levai les yeux au ciel : les nuages se rapprochaient les uns des autres à une vitesse phénoménale, en

provoquant un tohu-bohu incroyable. Je couvris ma tête de mon boubou poussiéreux et je courus. Arrivée chez moi, j'étais sur le point d'entrer et de mettre des vêtements plus propres afin de retourner sur la place du marché pour aider le reste de ma famille à vendre les quelques oignons que nous avions récoltés. Lorsque soudain, l'obscurité envahit le village. Un bruit torrentiel se fit entendre puis une violente rafale de vent se leva en entraînant avec elle tout ce qui se trouvait sur sa trajectoire. La violence du vent souleva des montagnes de sable, en quelques secondes le village était devenu méconnaissable. J'étais perdue, au milieu de cette tempête de sable. J'entendais les hurlements d'une femme. Qui était-ce ? Je pleurais, je criais à mon tour : « M'ma, m'ma ! C'est toi ? Où es-tu ? Ne me laisse pas ! Non ! » C'est alors qu'une énorme vague déferla sur nos têtes. Je me jetai immédiatement au sol, les bras sur la tête, le visage dans le sable brûlant. Les fesses et les dents serrées, je me plaquais de tout mon poids contre le sol, en espérant le passage de la tempête. Quelques minutes plus tard tout était fini. La tempête cessa. Mais mon village n'existait plus. Il avait disparu, noyé sous une silencieuse mer de sable. Je me relevai, j'étais sous le choc ; pouvant à peine respirer. Je passai mes mains sur mon visage pour me débarrasser de tout le sable. Il n'y avait plus rien du tout. Bouche bée, j'examinais les dégâts ; autour de moi, c'était le désert absolu. Il n'y avait rien ni personne. On aurait dit que j'étais seule au monde debout au milieu de cette catastrophe. La bouche grande ouverte je cherchais quelqu'un, de l'aide. Tout avait été enseveli sous cette masse de sable ardent. Je décidai alors d'aller me réfugier chez mon grand-père en haut de la colline. Je traversais, à bout de forces ce désert brûlant, quand enfin j'arrivai. Comme par miracle, la case dans laquelle vivait mon grand-père n'avait pas été endommagée, tous ses gris-gris à l'entrée étaient intacts. J'écartai les feuilles de palme séchées et j'entrai dans la case. « Il y a quelqu'un ? Babin, c'est moi, Coumba ! », « Babin », signifie « grand-père » en peul.

« Entre et assieds-toi. » Je regardai autour de moi, cherchant mon grand-père, à travers les toiles d'araignées. J'avais peur, c'était la première fois que j'entrais dans cette case. Mes yeux grands ouverts, ne voyaient pas très clair, mais suffisamment pour remarquer que mon grand-père était sain et sauf. « Entre et assieds-toi ici », répéta-t-il en me guidant vers un vieux tabouret. Je sentais mes jambes affaiblies trembler lorsque je m'installai timidement sur le tabouret de bois. J'étais horrifiée, mon cœur battait si fort que je pensais qu'il allait sortir de ma poitrine.

« C'est... c'est, as-tu, avez-vous... ? »

- Calme-toi mon enfant, me dit-il en agitant son gris-gris sous mes yeux. »

De mes mains tremblantes, je cachais mon visage noyé de larmes.

« Cesse de pleurer mon enfant, cesse de pleurer.

- Je suis contente de t'avoir trouvé ici, car qui sait, je serais peut-être morte en ce moment.

- Ne dis pas cela, mon enfant.

- M'ma est morte, elle a été ensevelie sous le sable. Pourquoi cette tempête s'est-elle produite ? me lamentai-je.

- Ça va, ma fille. Tout va bien, ta mère n'est pas morte. Ce n'était pas elle que tu entendais crier.

- C'est vrai ? Al ham doulilahi, m'exclamai-je de bonheur. Où sont-ils tous alors ?

- Sur la place du marché.

- Mais comment sais-tu tout cela ? lui demandai-je d'un ton curieux.

- Ce sont les esprits qui me les ont montrés.

- Je comprends, déclarai-je, intimidée.

- Ne t'inquiète pas, mon enfant. Cette tempête nous apporte une très bonne nouvelle. Le vent m'a soufflé quelque chose à l'oreille qui fera plaisir à tout le village. Un bonheur que nous attendions tous depuis des mois, viendra remplir nos vies de joie.

- Ah oui ? Que sont tous ces mystères ? Dis-moi donc de quoi il s'agit.

- Tu vois ma fille, l'obéissance, le respect et surtout la foi apportent beaucoup. Pendant des mois, nous avons attendu la pluie avec courage, nous en serons récompensés dans peu de temps. »  
Mon grand-père était très croyant, selon lui la foi était la clef de la vie sans cela, la vie ne valait rien.

« Je ne vois toujours pas où tu veux en venir.

- C'est simple, les esprits m'ont montré notre bonheur à tous, dans un futur très proche. Dans quelques jours mon enfant, la nature nous fera la grâce de ce que nous espérions ; elle va faire tomber la pluie sur les terres de Bourouwal.

- Mais c'est une très bonne nouvelle babin ! J'en suis très heureuse. »

Malgré le drame qui venait de se produire, je réussis à retrouver le sourire grâce à cette excellente nouvelle que mon grand-père venait de me confier.

« Tu sais Coumba, je dois te dire quelque chose de très important parce que tu es la seule personne à qui je puisse le dire.

- Je t'écoute babin, tu sais que tu peux avoir entièrement confiance en moi, mais il n'y a rien de grave j'espère ? m'inquiétai-je.

« Si malheureusement, cet été, en Europe, il se produira une catastrophe.

- Ah bon ?

- Oui, j'ai vu cela en rêve. En Europe, il fera très chaud. Beaucoup de personnes mourront à la suite de cela, surtout les personnes âgées. Les Européens subiront une canicule.

- Une canicule ! m'exclamai-je.

- Oui, elle va tuer beaucoup de vieux car tu sais, les Européens ne connaissent pas la chaleur, ils n'y sont pas habitués. Tu comprends ? Il va y avoir une pénurie d'eau, les agriculteurs ne pourront plus cultiver. Les Européens vont en souffrir énormément.

- Mais personne ne va rien faire pour éviter la canicule ? repris-je.

- Si, mais se sera trop tard, beaucoup de gens seront morts alors les gens se fâcheront contre leurs dirigeants, qui eux l'auront trop négligée.

- Oui, je comprends mais c'est quand même triste.

- Je sais que c'est triste, mais les drames sont parfois nécessaires pour réveiller les consciences »

Après, m'être assurée que la tempête avait vraiment cessé, je quittai la case de mon grand-père à la recherche de ma famille. Je les retrouvai sur la place du marché, et je m'apprêtais à leur raconter tout ce qui m'était arrivé : « M'ma, m'ma tu sais ce qu... » C'est alors que je sentis une main me tapoter l'épaule et une voix qui m'était familière m'appeler :

« Coumba ?

- Non, laisse-moi d'abord raconter mon aventure, dis-je en me secouant pour me débarrasser de la main de mon interlocuteur.

- Coumba ! Coumba ! Réveille-toi, m'ordonna Nene Fouta.

- Oh ! Je suis désolée. C'est à cause de cette chaleur... Je ne me sentais pas très bien. Pardon.

- Non, tu n'as pas besoin de t'excuser, il est vrai qu'il fait très chaud. Tu es sûre que tu te sens bien ? me demanda-t-elle, en passant sa main sur mon front en sueur.

- Oui, tout va bien merci, c'est juste un coup de fatigue.

- D'accord. Alors rentre chez toi et repose-toi bien. »

Je rentrai chez moi en marchant très lentement car je pensais au rêve que je venais de faire. Qu'allait-il advenir ? Les premières averses allaient-elles vraiment commencer ? Quelques jours plus tard, à ma grande surprise, la saison des pluies s'annonça avec ses premiers orages. Les villageois étaient aux anges. Tout le monde sortait des bassines afin de recueillir les eaux de

pluie. Avec Dalan nous dansâmes sous l'averse, ce fut un pur moment de plaisir. Les villageois célébrèrent le début de la saison des pluies. La joie coulait à flots. La première prédiction de mon grand-père s'était réalisée. Qu'allait-il advenir de la seconde ?

Si la canicule se produisait, ce serait un avertissement adressé aux hommes, incapables de prendre soin de leur planète. Ce drame pousserait les gens à réfléchir davantage à leurs comportements. Et peut-être qu'alors, la planète se mettrait-elle à tourner un peu plus rond...

**Mariam Bah 3<sup>ème</sup>**